

Merci

Monique Michaud

Numéro 65, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4800ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, M. (2003). Merci. *Brèves littéraires*, (65), 52–53.

MONIQUE MICHAUD

Merci

La marche, la marche, la mau-di-te marche. J'active mon corps pour fuir la torpeur qui me cloue à la maison. Je suis abasourdi de chagrin depuis ce jour de juin où... *Accident mortel*, ont écrit les journaux. Alors, quel été de merde ! Tout seul dans le silence des grandes pièces, ce silence partout jusque dans ma gorge, amer comme du poison.

Voilà le chemin conduisant au ruisseau, et si j'accélérais un peu ? La marche, la marche, la mau-di-te marche.

Bouger pour anesthésier l'élancement dans ma chair, vos visages qui surgissent constamment. Toi mon amour et toi ma petite fille. Il me semble que recréer tes traits, ma douce, les graver en moi, devrait m'apaiser mais bêtement ces souvenirs amplifient ma peine. Raviver votre mémoire, c'est à la fois réconfort et déchirement. Malgré tout, je n'oublierai jamais. Je vous aime.

Bon, c'est l'étang. Et le banc. Pas le goût de m'asseoir. Allons-y tout de même. S'arrêter c'est jongler. D'ailleurs, la nuit, mon cinéma mental anime des images si précises. Vous deux, debout sur la terrasse. Ou alors, vous deux en maillot de bain, ruisselantes. Vous deux, souriantes et courant vers moi au retour du bureau. La nuit, j'exhorte les dieux de me laisser vous rejoindre, là où vous êtes.

Demi-tour vers chez nous. La marche, la marche, la mau-di-te marche. Depuis la venue de l'automne, c'est plus accablant, je dépéris comme tes fleurs, ma douce ; le jardin est dans un état lamentable, ne m'en veux pas... J'appelle tes bras qui m'entouraient amoureusement. J'embrase le foyer, je m'enroule sans résultat dans le plaid écossais. Tu sais, je n'ai pas déplacé ta pile de livres sur la table du salon ni jeté le bouquet de pissenlits que la petite m'avait cueilli ce matin-là.

Je pense à partir.

* * *

Le soleil du Mexique détrempe ma chemise, j'ai chaud. Le guide conduit le groupe de touristes, par des sentiers escarpés, vers un temple maya. Moi, c'est surtout la randonnée pédestre. Toujours la marche, la marche, la mau-di-te marche. Depuis ce matin, la diarrhée m'affaiblit, mais je poursuis. Je marche en queue de peloton, m'arrêtant quand les coliques reviennent. Je sens mes forces diminuer peu à peu, je ralentis le pas. Une autre colique me laisse sans énergie. Ma tête tourne. Tiens, je me couche là. Je vais fermer les yeux, un peu de repos. Je reste étendu longtemps... plus la force de me relever. Je m'engourdis.

Un peu plus tard, ma petite princesse m'apparaît, elle me tend un bouquet de pissenlits. Et toi aussi, mon amour, te voilà. Tu ouvres les bras, puis tu m'enveloppes enfin et je m'abandonne. Je suis content de vous revoir. Vous êtes venues me chercher. Merci.